

Avant-propos de l'éditeur russe

Pour parler franchement, je ne suis pas content de la manière dont ça a tourné. Si on avait vécu quelque part en Angleterre il y a une vingtaine d'années, ou en Amérique il y a dix ans, j'aurais touché de substantiels revenus pour mon travail d'éditeur de textes et j'aurais joui de beaucoup plus de prestige. Mais notre réalité est plus sévère : le genre de prose qu'écrit Doronine n'a d'existence que dans un ghetto littéraire en Russie et si certains des auteurs du genre deviennent « cultes », c'est seulement dans les limites de ce ghetto. Ce qui signifie que je ne risque pas de devenir l'éditeur reconnu d'un écrivain célèbre dans tout le pays.

Pourquoi en est-il ainsi ? Serait-il impossible de se permettre des tirages plus importants (et d'augmenter les revenus proportionnellement) ? Cette prose si puissante, si curieuse se trouve dans une situation étrange : le lecteur grand public n'en voudrait pas et le lecteur « marginal » graviterait dans les cercles qui lui sont familiers, littéraires, paralittéraires ou pas littéraires du tout.

Me voici à présent, puisque je me suis rallié à cette tribu, forcé de choisir la posture du combattant idéologique. Combattant pour la vérité de la parole, le naturalisme – modéré, du reste – de Doronine, n'est ni une pose ni un fameux « contenu-choc », mais un combat

pour dire la vérité de la vie. On peut en effet toujours rencontrer dans la rue des gens aux visages gris à la démarche étrange, et jusqu'à aujourd'hui les portes cochères peuvent encore être jonchées de seringues intraveineuses ; un combattant pour la vérité de la littérature parce que l'auteur ni ne déforme ni n'en rajoute, sauf quand il mythifie de temps à autre son personnage.

Doronine n'est pas accepté dans les cercles étroits des littérateurs « actuels ». Dans ses textes créatifs on ne trouve ni charabia post-moderne, ni recherche philosophique, ni prééminence de la forme sur le contenu, bref toutes les raisons de son interdiction de séjour dans une certaine loge maçonnique : celle des locataires de la littérature mondiale.

Alors je resterai l'éditeur et préparateur de copie d'un livre simple, honnête, effrayant, drôle, étonnant, frappant, véridique, sans malice, pertinent, mais pas du tout « culte ». Un livre qui raconte des faits au-delà des grands traits tracés par l'Histoire officielle. Un livre offrant une vue panoramique sur une autre culture, cachée, jamais décrite dans aucun document officiel. Un livre qu'il ne faut pas craindre. Un livre que j'aurais voulu lire en tant que lecteur, et dont la nécessité ne fait à mes yeux aucun doute, mais sur lequel quelqu'un d'autre que moi aurait dû travailler ! Comme j'en suis loin – avec mes petits intérêts cupides.

Bon, et alors ? Lorsque William Carlos Williams écrit l'introduction de *Howl and over poems* d'Allen Ginsberg, il dit : « *Mesdames, accrochez-vous à vos jupons, nous allons traverser l'enfer.* »

Stepan Gavrilov, novembre 2015.

Di

Ce qui est mal : arracher les boucles d'oreilles des lobes d'une femme inconnue ; les draps trempés le matin au réveil ; boire de la vodka chaude dans une cage d'escalier ; voler de l'argent à ses amis et connaissances ; taper sur la tête d'un retraité avec un pied de tabouret ; donner un chat à l'écorcheur de la tannerie en échange de deux biffetons ; se draper dans un store et tomber du deuxième étage ; défoncer la vitre d'une voiture sur le parking de l'immeuble ; planquer dans sa manche un saucisson au supermarché ; se piquer avec une seringue aux graduations effacées trouvée dans la rue ; faire chauffer dans une cuillère de la neige sale et poudreuse ; cracher ses dents dans l'évier ; balancer d'une voiture un copain en surdose dans un tas de neige, avant de revenir pour bien l'enfouir, histoire qu'on ne le retrouve qu'au printemps ; faire les poches dans un vestiaire d'école ; donner un rendez-vous à un ami d'enfance et mourir.

Ce qui est bien : les valeurs familiales, la croissance spirituelle, les enfants, une pluie tiède, ne ressentir aucune douleur dans les veines, se réveiller content, le café matinal, un téléphone tout neuf, un film sentimental avant de dormir.

En ville, il y a beaucoup de stupéfiants. Beaucoup plus que la ville n'est susceptible d'en consommer. Dès le matin, elle allonge sa main crasseuse, pique, sniffe, fume, boit, et vomit ceux qui n'ont pas su

résister à la vague. Tout ça est poussé jusqu'à l'automatisme. On n'a pas le temps de réfléchir. Contente-toi de donner de l'argent. Si tu n'en as pas, tu t'en procures. Tu viens d'arriver? Pas de problème, au pavillon du coin de la rue, on fait du microcrédit.

D'où on vient, la ville s'en moque, c'est ce qu'on a qui l'intéresse. Le statut social n'a pas la moindre importance. Elle se fout de savoir si on lave les voitures, ou si on chante sur les places publiques, qu'on joue en Bourse ou si on conduit un tramway. Si on couche avec des femmes ou si on préfère les hommes. On n'a pas d'âge, ici – ni chiffre, ni d'anniversaire. Seulement la date du décès.

Dans la salle circulaire, tout dispose à la dépression. Les lampes sont allumées le jour. Comme dans un mauvais film, l'une d'elles est défectueuse et clignote, jetant des éclats métalliques. Au sol, les carreaux sont cradingues, et les murs sont gris souris. Il y a quelques bouquets ridicules de fleurs artificielles.

Des bornes de béton. Sous celles-ci, des tombes. Toutes semblables. Recouvertes d'un tissu bleu. Au-dessous reposent des gens qui, hier encore, faisaient des projets, entretenaient tel ou tel espoir, passaient des coups de téléphone. Ou peut-être qu'ils n'appelaient jamais personne. Ils se contentaient de rester chez eux. Devant leur télévision bien-aimée. Mais aujourd'hui fini la série télévisée. Les tombes sont plus grandes aujourd'hui que d'habitude, on a installé des poutrelles à chaque extrémité pour les surélever. Le marbrier regarde les étais qu'il a montés avec méfiance, en clignant des yeux. Est-ce que ça va tenir? Petite aventure dans les monotones journées de travail de cet homme.

Je suis venu faire mes adieux à Di. Pendant plusieurs années de suite, on s'est appliqué ensemble à se suicider. Maintenant, il est allongé dans une petite boîte avec des dentelles ridicules, il n'est plus pressé de se rendre nulle part.

Évidemment je suis en retard. La tombe est déjà refermée. Du coup, l'état dans lequel il est, là-dedans, mon camarade, je ne peux que l'imaginer. Je n'ai pas non plus la moindre envie d'être comme lui.

Et j'ai malgré tout envie d'être ici. J'entends régulièrement sonner à mes oreilles la phrase du Très-Haut : *Bon, voilà, j'ai élevé mes enfants, maintenant je peux mourir*. Non, je ne peux pas. Je n'ai pas peur de la mort en soi. L'enfer, le paradis, la roue du destin – on peut accueillir tout ça, battre en retraite sans réfléchir. Mais le fait qu'on puisse s'en aller brusquement, tout à fait spontanément casser sa pipe dans le métro ou, par exemple, en buvant une tasse de café le matin, et les gens continueront à vaquer à leurs occupations, le prix du pétrole montera ou baissera ; les politiciens continueront à s'engueuler devant les caméras, avant d'aller déjeuner tous ensemble au restaurant ; quelqu'un organisera une nouvelle exposition, un nouvel *iPhone* sortira, et quelqu'un écrira un nouveau livre ; on n'entendra pas les vœux du président pour la nouvelle année, on ne pourra pas en faire soi-même en croisant les doigts pour qu'ils se réalisent sans faute – je ne peux pas me réconcilier avec tout ça.

C'est justement avec ce genre d'idée que je m'étais rendu autrefois à l'accueil de l'hôpital de Marinskaïa, avec un problème monstrueux. Une infection de la partie la plus intéressante du système de reproduction masculin, due à un accrochage avec la cruelle partie inférieure d'un banc métallique.

– Alors voilà, tu as deux possibilités. La première : on te coupe les balloches et tu rentres chez toi.

Le médecin était encore jeune, mais déjà très fatigué, ce qui le rendait très déterminé.

– La seconde : tu restes dans le service et on te fait toute une série de piqûres et ensuite, on te coupera probablement les balloches et tu rentreras chez toi.

Aucune autre possibilité n'était offerte par le docteur, alors, avec ma faiblesse de caractère, j'ai choisi celle qui me permettait encore quelque temps de rester une personne à part entière en possession de tous ses organes.

L'hôpital était si déprimant qu'on avait envie de pleurer. Je ne vous

lasserai pas avec les récits de la vie quotidienne et les détails de l'intérieur. Je ne dirai qu'une chose : ça craignait vraiment.

Votre imagination vous dépeindra certainement le tableau. La peinture écaillée des murs, des tables de chevet semblables à des tombes, et la réserve de pots de chambres où ils s'alignaient sur des planches polies. La nourriture avait une allure étrange. Les distractions étaient les suivantes : on pouvait rester allongé, regarder la fenêtre ou regarder le mur. Ceux dont l'état n'était pas encore critique pouvaient se promener dans les couloirs. Le promeneur portait en bandoulière un sac plastique qui servait de conteneur à son urine. Le liquide s'accumulait petit à petit dans l'outre par un tuyau relié au cathéter. Son contenu était transparent.

Allongé dans une chambre à quatre places sur un matelas à moitié pourri, je pleurais en sourdine sur mon destin. Puis la porte s'est entrouverte et un sourire édenté a étincelé sur le seuil : Di. Il s'est assis avec autorité sur le lit d'un vieillard dont personne ne savait le nom. Dans la nuit, ce vieillard était au plus mal, jusqu'à ce qu'on l'emmène se faire piquer, fixant le mur sans rien dire.

– Au bureau des infirmières, elles m'ont dit que tu allais subir une opération, a déclaré Di en ricanant. Pour une opération, il faut une anesthésie. Et j'ai ce qu'il faut.

Sur ces mots, Di a lâché une petite bombe sur la table de chevet.

Pour que personne n'ait le moindre doute, je vais préciser. Bien entendu, Di se foutait de moi comme de l'an quarante, et de la dilatation de mes organes. En réalité, Di n'avait jamais d'argent. Mais moi, à l'époque, j'en avais. C'est pour ça que Di, pourtant pas particulièrement désireux de se montrer humain, était susceptible de se procurer et de m'apporter de la drogue où que je sois. Il était toujours possible que Di disparaisse et ne vienne pas. Possible, mais peu vraisemblable.

Di aimait beaucoup la poudre et n'aimait pas du tout déployer quelque effort que ce soit. C'est ainsi que nous avons formé un petit groupe criminel. Il n'envoyait chier personne parce qu'il était

de constitution fragile, n'avait pas assez de jugeote pour les machinations les plus simples, et que personne ne lui faisait crédit. Je me souviens de son entrée géniale au supermarché pour faucher quelque chose. Di n'avait rien trouvé de mieux que de piquer une centaine de rasoirs jetables parmi les moins chers. Le genre de rasoirs avec lesquels on commence à se raser avant de les balancer à la poubelle, furieux, en essayant de cautériser les blessures sanglantes qu'on a sur le visage.

Petit à petit, la douleur s'est estompée, s'est dissoute. Je n'avais plus mal nulle part.

– Quoi, c'est pas mal ici, a déclaré Di.

Il s'est mis à examiner l'endroit d'un regard trouble.

Il avait beaucoup de poudre. Et elle était bonne. Mais le ministère de la Santé nous avait réservé une surprise qui a ruiné nos projets de poursuivre tranquillement la conversation.

Les bras écartés, comme si elle voulait prendre son envol avec ses ailes, une infirmière courait dans le couloir. On accueillait un sérieux cacique de la médecine dans le service avec tout son entourage. Mugissant comme une sirène d'alerte aérienne, l'infirmière s'efforçait de mobiliser tout le personnel de l'hôpital. Une dizaine de minutes la séparait de l'heure « H ». Croyez-moi, c'était amplement suffisant pour redonner à tout l'étage un air pimpant. On a enlevé les draps de sous les grabataires et, comme par enchantement, on en a mis des neufs et des tout frais. En prime, les malades n'ont même pas eu besoin de se lever. Des fleurs ont surgi de nulle part sur les rebords de fenêtre, des tapis tout propres ont tapissé les couloirs. Le plombier, en jurant grossièrement, a réussi à installer des toilettes neuves. Des odeurs de cuisine ont envahi les locaux.

– Tous les visiteurs sont priés de s'en aller.

Ça n'entrait pas dans les projets de Di. Ses projets pour la soirée étaient de préparer sa défonce sans se presser et de fumer de temps en temps une cigarette à la lucarne. Mais impossible de quitter le navire à un instant aussi chargé d'émotion. La neige tombait au-dehors, le vent soufflait, et les perspectives étaient minces.

Une civière roulante se dressait dans le couloir. Un vieillard y reposait. Il gémissait depuis plusieurs jours, agaçant le voisinage. Après, on l'avait emmené se faire opérer. À présent, il reposait donc, recouvert par un drap blanc. Il attendait qu'on l'emmène à la morgue. Le vieillard était mort. Dans l'agitation environnante personne ne faisait attention à lui. Personne. À part Di.

Pour n'attirer l'attention de personne Di est allé vers la civière, et au moment voulu, s'est plongé sous le drap à côté du défunt.

– Alors, vous vous tenez chaud? me suis-je intéressé.

– On est un peu à l'étroit, mais ça va.

La voix me parvenait d'en dessous les draps.

Bien entendu! Il n'y avait pas de meilleur endroit pour laisser passer la tempête. J'avais la flemme de prendre une décision, et de penser en général, alors j'ai arrangé le drap pour lui donner un air plus professionnel, je me suis dirigé vers mon propre lit et ma dope, planquée dans un endroit bien plus sûr que celle de Di.

J'ai dormi deux ou trois heures. J'ai manqué la visite du phare de la science. En revanche, j'ai rêvé d'une girafe affligée d'un cou très court. Elle errait tristement dans la pièce, demandait pourquoi personne ne l'aimait, n'était-ce pas parce que les ponts s'ouvraient l'été dans notre ville? Après la girafe a cassé la vitre, s'est jetée par la fenêtre et je me suis réveillé. Les carreaux étaient intacts, mais ils avaient eu le temps de foncer.

Comment allait Di? La civière roulante n'était plus là. Une douleur violente m'a vrillé les entrailles. Mon imagination profilait des scènes invraisemblables. Ça pouvait déclencher un tel scandale! J'ai instinctivement rentré la tête dans les épaules. Mais personne ne me regardait de travers, l'infirmière était à son poste toute à ses affaires. Les malades traînaient leurs pantoufles sur les tapis neufs. Tout était calme.

Mes interrogations m'ont tenu éveillé très avant dans la nuit et seule une nouvelle injection m'a enfin abruti. Je me suis à nouveau endormi.

Une main froide m'a secoué. Quelqu'un enveloppé d'un drap se trouvait au-dessus de moi, l'air malveillant.

Voilà à quoi ressemble la mort, est l'idée qui a fusé dans ma tête, et je me suis rembruni.

– Où est la poudre? La poudre...

L'apparition avait la voix de Di. En fait, c'était lui. Le voisinage d'un homme mort lui avait paru très inconfortable. Étant donné son manque de créativité, Di n'avait rien trouvé de mieux que de balancer le corps par terre et de le pousser sous le canapé du couloir de l'hôpital. À présent à son aise, il avait été réveillé par d'étranges bruits métalliques à la morgue, où on l'avait emmené à la place du défunt. Je me représentais très vivement la réaction du type à qui mon camarade avait demandé une cigarette sous le drap mortuaire.

– Et le cadavre?

– Tout va bien. Il est toujours au même endroit. J'ai vérifié. Allez on se shoote un peu plus et tu me lâches un peu avec tes « Et le cadavre? », « Et le cadavre? »

Un mois plus tard on était de retour au marché, où on se fournissait en drogue de mauvaise qualité et où on a été témoins d'un accident. Deux voitures de marques étrangères – une assez commune, l'autre plus chère – transformées en tas de ferraille. Qui avait commis l'infraction ne présentait déjà plus aucun intérêt. Autour, les badauds discutaient de ce qu'ils avaient vu. L'accident venant de se produire aucun service d'urgence n'était encore sur les lieux.

Le conducteur de la première voiture n'était pas visible, tout était mélangé : métal, plastique, verre. Des gémissements se sont élevés de la deuxième voiture. Di s'est élancé vers le lieu de l'accident et, saisissant la portière ou plutôt ce qu'il en restait, a commencé à la tirer vers lui. Le chétif et voûté Di, qui ne pouvait faire de mal qu'à lui-même et encore par imprudence, se battait avec de la ferraille déformée, pour aider quelqu'un en difficulté. Il s'est déchiré la peau des mains sans rien dire. Quelques secondes plus tard, d'autres personnes l'on rejoint. Tous ensemble, ils ont réussi à arracher ce qui s'était appelé

une portière, et sortir le conducteur avec précaution. La police de la route et les médecins sont arrivés. Di a foncé vers moi et essuyé le sang qui lui coulait des mains sur son pantalon, en disant: « Viens on s'en va. J'ai failli perdre ma poudre. »

Tout le monde doit avoir sa chance. Même le plus inutile des hommes a le droit à son exploit. À un pas en avant. Le plus important, c'est de voir l'homme en l'homme.

Il n'y avait pas assez de monde. On m'a demandé de l'aide pour porter le cercueil.

Le conducteur du corbillard s'est agité et nous a aidés, lui aussi. On voyait qu'il s'agissait pour lui d'une activité simple, quotidienne. Je ne suis pas allé au cimetière. Je suis resté là, à regarder le corbillard qui s'éloignait avec Di, en fumant une cigarette. Au croisement Staronievski et Poltavski, il y avait un cadavre. Apparemment, un clodo. Les bras absurdement écartés, il gisait, encombrant le passage clouté. Quelqu'un l'avait recouvert de deux cartons, dont dépassait une paire de chaussures éculées. Tout le monde se hâtait quelque part, enjambant le cadavre sans un regard. Je me suis excusé auprès du gisant et je l'ai contourné.

La journée venait de commencer, elle promettait d'être intéressante.

Dogs

Ce monde n'est pas juste, ai-je pensé aussitôt après ma mise au monde. Mais c'était déjà trop tard.

Bonjour. Je suis une merde ambulante. Mais je vous assure, c'est l'unique, le seul truc, qui ne soit pas grave. Si j'étais un merdeux d'artiste avec un appareil photo, je serais en train de déambuler pour faire des photos de gens avec leur parapluie.

Toute la sainte journée, une saloperie de petite pluie a dégouliné sur le quartier. Pas une goutte à l'horizon, mais on est finalement trempé. Ça met sur les nerfs, parce que s'il doit pleuvoir, alors qu'il pleuve mais pas ce crachin. S'il neige, que ça monte jusqu'aux balloches de l'ange sur la tour de l'Amirauté. Mais là, on se paie une demi-mesure à la ramasse, qui comme chacun sait, ne nous est d'aucun secours.

Ce matin, je suis dans une de ces humeurs où je ne m'aime pas beaucoup. Pourtant, il m'est arrivé de me retrouver dans ce genre de contrariété pas loin de deux mois. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Sur le moment, je n'ai pas du tout ressenti cette période d'exil intérieur. À cette époque, je faisais les premiers pas vers ma première désintoxication, et j'avais besoin de boulot. *Je suis un mec d'enfer et génial, alors pourquoi tout le monde s'écarte de moi? Mais bon, je vois, je suis toxico.* Freinant des quatre fers sur quelque déduction ultérieure que ce soit, j'ai choisi au petit bonheur une annonce de boulot.

– Regarde...

Le petit vieux râblé gesticulait et levait les yeux au ciel d'un air rêveur.

– ... Tu comprends, nous avons trois voitures. Notre truc, en dehors du fait qu'on a trois cliniques vétérinaires, c'est le transport d'animaux. En quoi c'est un plus? Les animaux se foutent du confort, ils ne sont jamais ivres, et leurs maîtres sont en principe prêts à dépenser tant qu'on veut pour qu'on emmène leurs bestioles là où il faut.

Mon visage avait l'expression suivante – AUCUNE.

– ... Et on te donnera des pourboires, humm...

Le mec était secoué d'un léger tremblement, regrettant manifestement que les pourboires ne tombent pas dans sa poche.

– ... Enfin, en tant que collaborateur de notre société, on te donnera un gilet jaune.

Ce dernier argument m'a définitivement convaincu qu'il fallait que je reste. Le soir même, j'étais au boulot. La question: « Qu'est-ce que je fous là? » me traversait l'esprit régulièrement quand je bossais dans cette boîte. Mais le vieux n'avait pas menti, ils payaient vraiment bien. Je n'avais même pas le temps de tout dépenser, et ce, malgré un appétit féroce de stupéfiants.

Voilà en quoi consistait le boulot. En dehors de leur foutu gilet avec un chien imprimé dans le dos, j'avais droit à une Peugeot Partner grise. *Alors partner, on court après la défonce?* C'est ce que je me demandais à chaque fois, au moment de me shooter. Il fallait que je sois toujours joignable même la nuit, que je fonce le plus vite possible récupérer n'importe quel matou, clébard, oiseau de compagnie, pour les emmener avec les honneurs à la clinique ou dans les concours de beauté. Mais il y avait des nuances en pagaille.

Par exemple, de temps en temps, on me confiait des bergers chasseurs de loup à moitié sauvages, je n'avais pas besoin de ces bestioles pour faire attention au matériel, loin de là. En général, il n'y avait personne en dehors de moi dans la voiture, car ces monstres faisaient peur. Mais, en chemin, quelques virages transformaient les fauves en colombes douillettes et aimantes. C'est pour ça qu'à la place de

gardes du corps vociférants, les hôtes accueillait d'inutiles amis de l'homme agitant la queue.

Une fois, il a fallu répondre à un appel nocturne. Retardé sur la route, j'ai failli rentrer dans un réverbère à un tournant. En larmes, une nana dansait d'un pied sur l'autre, sur des jambes minces, un aquarium énorme à côté d'elle, plein d'eau verte.

– Mon poisson est malade, il faut le transporter à l'hôpital.

À la surface quelque chose flottait, le ventre en l'air.

– Il a crevé, ai-je déclaré.

– Je suis en état d'ébriété, a répondu la fille.

– Je peux vous remettre d'équerre, ai-je proposé et je lui ai refile une poudre qu'elle a sniffée directement sur le capot de la bagnole.

– Bon alors, dans ce cas, salut.

– Attends.

On a pris une grosse pierre et éclaté cet aquarium dément, pour ne pas le rapporter chez elle et nous épuiser.

– Bonsoir, mon Marsik s'est cassé une patte de devant...

Hargneux, le terrier frémissant suscitait l'envie de le balancer par la fenêtre avec sa maîtresse. Il crispait les mâchoires et regardait tout autour de lui, les yeux écarquillés.

– Bonne nuit, mon Marsik...

L'incident s'est répété deux jours plus tard, et la semaine suivante. Cette bestiole dégueulasse se cassait les pattes avec une constance enviable.

– Bonsoir... C'est encore Marsik?

– Oui...

– Madame, balancez-le à la décharge.

La fois suivante, on a envoyé un autre chauffeur le chercher.

Il fallait accorder une attention particulière aux concours de beauté des bêtes. Les maîtres de ces animaux de pedigree se font de l'oseille avec la marque de fabrique de leurs ouailles. Si les animaux étaient

au courant, ce serait la révolution. Mais ils tournent en rond et montrent leur pelage duveteux, provoquant le ravissement des juges, et les larmes de leurs propriétaires. Et ça fait déjà un moment que j'en ai ras la casquette. J'attends seulement la fin de cet étalage de vanité marchande pour charger la voiture de cages de roquets et les ramener chez eux.

Qu'est-ce que je fous là ?

L'injection suivante dans les toilettes me force à oublier ça... Il y a déjà deux mois que mon téléphone est muet, ne sonne que pour le service. Bientôt, je connaîtrai le langage des canidés par cœur.

Le plus pénible, c'est quand un clebs meurt dans la voiture. Le chien quitte ce monde avec dignité. Il s'excuse du désagrément occasionné du regard, et te fixe dans les yeux jusqu'au dernier soupir. Une fois, j'ai emmené ce genre de patient, un bobtail blanc blessé au ventre, et dans la précipitation, j'ai franchi la ligne jaune. Je voulais vraiment emmener ce clebs à l'hôpital.

– Chauffeur, arrêtez-vous.

Putain !

Je freine brutalement. Le flic de la route s'est pointé, solennel, grisonnant.

– Je transporte un chien agonisant, c'est pour ça que j'ai franchi la ligne.

– Un chien, et alors ? Ça te libère du code de la route, c'est ça ?

Le ton de sa voix était carrément insultant. On avait vraiment envie de lui mettre un pain dans la gueule.

– Voilà mes papiers. Faites ce que vous avez à faire.

Je suis resté assis avec le clebs, et j'ai laissé ma main posée sur son dos tant qu'il était en vie.

– Bon, prends tes papiers, excuse que ça se soit passé comme ça.

Les larmes m'étouffaient, j'ai pris mes papiers sans rien dire. Et je suis parti. Où ? Ça n'avait déjà plus d'importance.

Plus je connais les chiens, moins j'aime les gens. Ces derniers temps, j'ai vu bon nombre d'animaux ébouillantés, aux pattes tranchées, aux

yeux brûlés. Mon cerveau, enflammé par des injections constantes, refusait de prendre en compte ces informations et d'en tirer des conclusions.

Je passais mes temps de loisirs sur les tabourets pivotants du laboratoire de la clinique et je me servais du réchaud à alcool à fond la caisse.

– Viens par ici, donne un coup de main, on vient d'amener un clebs pour le piquer.

Le vieux mastiff napolitain tremblait, comprenant visiblement ce qui allait se passer. Sa maîtresse ravalait trois flots de larmes simultanément. Au bout du compte, elle s'est précipitée dans le couloir, elle ne supportait plus.

– Tout doux, bon chien, calme-toi.

Après l'avoir coincé, on lui a injecté un somnifère.

Le chien a continué à marcher, à crisper les mâchoires et à se chercher un coin par terre. Il s'est enfin endormi.

– Bon, maintenant prends la shooteuse, remplis-la de ce liquide...

Toutes les histoires qui prétendent qu'une fois anesthésiés les animaux s'endorment le sourire aux lèvres – foutaises. On commence par leur balancer un somnifère et ensuite on leur injecte un mélange contenant toutes sortes de saloperies qui leur défonce les artères et les vaisseaux du cœur. Si l'animal ne meurt pas, on recommence toute la procédure. Oui, tout ça se passe pendant le sommeil, mais notre clebs a encore survécu une demi-heure. Je pense qu'il avait mal.

Peut-être que ça ne se passait comme ça que dans cette clinique, je n'ai aucune certitude, je ne suis pas un médecin enragé, juste un toxico avec une bagnole.

– C'est tout, vas-y, demain tu l'emmènes au crématorium.

C'est encore un des services rendus par les zootaxis. Emmener les clebs crevés pour être brûlés dans des poêles. Pour ce boulot, je convenais parfaitement, je ressemblais déjà à un mort, je pesais 45 ou 46 kg. Bourrant la bagnole de cadavres odorants, j'ai fait un détour par chez mon dealer. L'héro était pourrie. En revenant à la voiture,

j'ai compris que si je ne débranchais pas pendant au moins une heure, la prochaine adresse où je me rendrais ce serait le mur d'en face.

Les clebs étaient raides comme du bois et pour en faire un lit convenable, c'était laborieux. L'odeur ne me dérangeait plus, alors nous avons bien dormi. Quand je suis revenu à moi, le crématorium était fermé, et il fallait que je rende la bagnole au gus qui prendrait la relève d'ici deux heures.

Excusez-moi, mes amis cadavres.

J'ai balancé les clebs dans le caniveau, et je suis parti pour aérer la voiture. Ce boulot, pour mon corps matériel et pour ma petite âme, c'était de la défonce. Mais les idées qui me venaient sur ma déchéance en à peine deux mois me conduisirent à vouloir laisser tomber. En pleine nuit, mon téléphone a sonné.

– Il faut venir à la clinique et prendre... et faire fissa... où on te portera...

Stop: je n'avais même pas la force de faire semblant de respirer. J'ai fait un virage à 180 degrés et je suis rentré chez moi. J'ai laissé la voiture devant la statue de Pouchkine, j'ai appelé le mec qui me relevait et je lui ai dit où il pouvait la récupérer. J'ai balancé le gilet dans une poubelle. Et je me suis préparé à crever calmement.